

# LE JOURNAL DES DEBATS

LEGISLATIFS ET LITTÉRAIRES DU CANADA.

"NIHI A SPE, METU, PARTIBUS REIPUBLICÆ ANIMUS LIBER EST."—Salluste. Catil.

VOL. I.

TORONTO, MERMERCREDI, 24 MARS, 1858.

No. 16

## GALERIE POLITIQUE.

### LE COMTE DE DERBY.

(Premier ministre du nouveau cabinet de l'Angleterre.)

(Voir les numéros 14 et 15.)

Vint ensuite la question des collèges de Maynooth et d'Irlande, le même lord Stanley qui n'avait pas voulu se servir des revenus de l'établissement irlandais, aurait dû donner sa démission à présent, à l'exemple de M. Gladstone, en voyant la tentative que l'on faisait de doter et d'organiser le clergé catholique Romain Irlandais. En effet, lord Stanley se serait retiré, n'eût été que le ministère-Peel était chancelant par suite d'une proposition si audacieuse. Naturellement, il ne pouvait être question pour lui d'abandonner le faible; aussi resta-t-il, et parvint-il à conduire Peel sain et sauf à travers cette crise; car les vieux Pairs et les jeunes Conservateurs, les uns et les autres doués de têtes excessivement petites, ce qui est l'apanage caractéristique de l'aristocratie britannique, plaçaient dès lors en lui une confiance d'autant plus aveugle qu'il avait été autrefois whig révolutionnaire! Il faut dire aussi qu'ils l'aimaient et qu'il leur allait, à cause de son caractère et de ses manières.

Cependant, survint dans le cabinet la proposition de Peel d'abroger les lois contre l'importation des grains, (*corn laws*). Cette question, adoptée à l'unanimité dans le cabinet, aurait assuré à Peel le rang de Premier jusqu'à la fin de ses jours, et aurait rendu son ministère éternel, tout en consolidant le parti tory et en coupant l'herbe sous les pieds des Whigs. C'était donc pour Lord Stanley le moment d'agir.—Quoi! gagner sans cesse? pour qui le prenait-on? Il donna sa démission. N'est-il pas surprenant qu'un tel homme exerce une telle influence? Mais l'histoire d'Angleterre se nourrit aujourd'hui des conséquences de la retraite de Lord Stanley en 1846. Comme il avait ruiné les Whigs, il ruina aussi les Tories.

Le nom de lord Stanley pouvait servir de ralliement. Sans ce nom, le parti protectionniste n'aurait fait qu'une triste figure; mais avec ce nom pour leur servir de mot d'ordre, c'était plus que facile de rassembler un nouveau parti, puissant par le nombre et par son exaltation. Peel se vit donc séparé des Tories; tous les administrateurs habiles qui se groupèrent, en honnêtes hommes, autour de Peel, furent aussi séparés des Tories et aujourd'hui, comme résultat de tous ces incidents, nous avons une coalition—non pas de partis, mais d'individualités; de manière que lord Stanley, par la seule vertu de son inconstance, a pu en quelques années, détruire tout à tour tous les partis! Comme il doit se complaire dans son œuvre! Assurément, il prit plaisir à la campagne des Protectionnistes, simplement parce qu'il se battait pour une cause si désespérée. Avec quel joyeux entrain ne dut-il pas faire avancer lord George Bentinck, auquel il dit d'aller et de gagner!—ordre auquel obéit, en conséquence, ce gentilhomme ami des plaisirs violents, en se jetant dans la mêlée, (*sans gagner néanmoins*), avec une admirable énergie animale et une glorieuse puissance de poumons.

Peel était si lent et si solennel, il y avait tant de discrétion et tant de bonté dans sa conduite, que lord Stanley devait avoir des envies démesurées, lorsqu'il était assis à côté de lui dans le cabinet, de lui faire volte-face ou de le morigéner, et il doit avoir lu avec des larmes aux yeux les Peeliques où Disraeli jetait une si superbe malice.

Il n'y avait que lord Stanley pour encourager un homme comme M. Disraeli à espérer un grand emploi; mais de toutes les sujets de plaisanterie qui s'étaient offerts à lord Stanley dans la carrière politique, celui de présenter M. Disraeli [\*] comme le chef d'un bigot de parti tory et protestant, dut lui paraître d'une sublimité unique! M. Disraeli était bien selon le cœur de lord Stanley; aussi la persévérance avec laquelle celui-ci l'étaya, malgré la consternation et les remontrances des Anglais et des vieux Pairs de son nouveau parti, fait elle le plus grand honneur à sa réputation de farceur.

Il est notoire que toutes les petites têtes farcies de décorum et de nuiserie voulaient donner à M. Disraeli un petit emploi hors du cabinet, lorsque, en conséquence de la querelle royale entre Lord Jean et Lord Palmerston, les Protectionnistes furent admis au cabinet, faute de personne autre. Mais Lord Derby avait un levier pour soulever M. Disraeli: il fit la menace de s'en aller de nouveau au milieu des Lords, leur jeter—leurs vérités—c'est à dire que dans toute l'aristocratie tory de l'Angleterre il n'y avait pas un seul homme capable de diriger un département public! C'est ce qu'il avait dit déjà une fois, sous forme d'excellente plaisanterie, et il était homme à répéter ces mots, si tout n'allait pas à son gré!

Par conséquent, il déposa M. Disraeli dans le commandement des Communes; et, après cela, nous pouvons nous figurer Lord Derby se disant à lui-même: "J'ai mis le dernier cachet à ma réputation de premier pair du royaume en fait de plaisanterie; j'ai fait un chancelier de l'Échiquier britannique, d'un romancier à la mode; et à présent, je puis mourir heureux!" Et néanmoins, il n'était pas satisfait, même après tous ces hauts-faits; il fit de M. Walpole un Secrétaire-d'Etat et il le mit en avant en le chargeant de proposer un acte d'exemption en faveur des miliciens! C'est bien plus; il amena toute son escouade d'hommes d'Etat à Oxford et il les fit tous recevoir docteurs! En tant que plaisanterie collective, celle-là fut peut-être la plus belle. Mais, tout bien considéré, son ministère n'était autre chose qu'une plaisanterie en action. N'ayant pour lui que la minorité du Parlement, détesté et méprisé par le pays, il appréciait, comme il le fallait, la furieuse plaisanterie de persister à rester au pouvoir, en dépit de l'Opposition, non seulement du Parlement, mais aussi du peuple. Il considérait cet acte de sa vie, comme un combat,—comme une course, et il fit de son mieux pour gagner,—acceptant les parties inégales et toute espèce de chances, comme dans le *Major Beresford*. [\*\*] Il mit tout son argent dans l'enjeu et il poussa tous les pairs riches à en faire autant de leur; de cette manière, pouvant disposer d'une somme énorme, il fit tout son possible pour acheter la majorité des électeurs et, en effet, il parvint à se constituer un chœur de 300 membres pour applaudir à ses saillies. Il aurait eu tous les

[\*] M. Disraeli est fils ou petit-fils d'un juif portugais. Son père a laissé quelques ouvrages assez intéressants, entr'autres *The Curiosities of Literature* et *The Aménities of Literature*. Le fils, le Disraeli actuel, a écrit aussi quelques romans politiques, avant d'être grand homme parlementaire. Bien que ce dernier appartienne à l'Eglise d'Angleterre, la grande noblesse anglaise ne l'en méprisait pas moins, dans les commencements, comme s'il avait été juif; mais depuis.....! Le nom de cette famille était autrefois d'Israéli.

[\*\*] Titre d'un des romans politiques du jour.